

## **Remerciements de Madame Véronique BLANC-BIJON**

### **Éloge de son prédécesseur**

#### **Monsieur Guilhem FABRE**

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et Messieurs les Membres de l'Académie,

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Je vous remercie vivement, Monsieur le Président, pour ces mots qui me touchent très sincèrement, et c'est à la fois avec un mélange de fierté, de joie et de reconnaissance que je me présente devant vous.

Le 7 avril 2023, sous la présidence de Madame Anne Hénault, vous m'avez fait l'honneur de considérer qu'une archéologue concernée par quelques tesselles romaines ici ou là pouvait avoir une place dans votre vénérable assemblée, et contribuer à la vie de votre Académie en mettant enthousiasme, disponibilité et quelques compétences au service de cette belle Institution âgée, il est possible de le dire, de 342 printemps.

En 2017 vous m'aviez déjà conviée au sein de cette compagnie au titre de membre correspondant. Introduite par Madame Michèle Paillet dont je ne saurais assez dire combien l'amitié m'est précieuse même si aujourd'hui elle n'a pu nous rejoindre, aussi par Madame Christiane Lassalle et notre président en exercice, cher Alain, je découvrais des visages méconnus de moi qui n'étais ni native ni habitant ni même travaillant à Nîmes, accueillie par le Président Gabriel Audisio rencontré à la Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme d'Aix-en-Provence, un proche à la fois de Christiane Lassalle et de celui que je vais évoquer ici, non pas pour le remplacer, loin s'en faut. Alsacienne d'origine (nous sommes, semble-t-il, plusieurs ici venu(e)s de l'est et ses marchés de Noël, sa pluie, le miel de ses sapins et quelques autres spécificités dont le partage de nos églises), pas encore totalement nîmoise ce qui, je vous rassure, est désormais chose résolue depuis près de deux ans, ce fut un bel honneur, que vous me renouvez aujourd'hui avec ce nouveau statut, toujours parrainée par ma chère Michèle, à laquelle ont bien voulu se joindre dame Patrimoine, Madame Francine Cabane, et un autre Alain, notre admirable -par ce terme j'entends bien « digne d'admiration » pour tout ce qu'il assume ici-, Secrétaire perpétuel, Monsieur Alain Aventurier. Que tous trois acceptent ma très profonde gratitude pour avoir proposé mon nom que vous avez collectivement validé, et pour l'amitié bienveillante dont ils font preuve à mon égard. Et à vous tous, Mesdames et Messieurs les Académiciens, je tiens à témoigner toute ma reconnaissance.

Car aujourd'hui ce sont bien des visages désormais amis qui m'accueillent à ce siège n° 18 créé le 16 janvier 1868 pour Fernand Verdier-Havart, magistrat à la carrière académicienne rapide et longue à la fois : correspondant en 1867, il devient membre résidant dès l'année suivante, puis siègea 30 années avant de prendre rang parmi les membres honoraires en 1898. En clin d'œil amical à une belle conférence à trois voix et deux mains virtuoses, toutes féminines, que nous avons été nombreux à suivre vendredi dernier au Carré d'Art, notons que, déjà en 1869, Fernand Verdier-Havart proposait une « *Étude sur les gains de survie entre époux* » dont certaines vues se retrouvent dans la Loi de 1891 sur les droits successoraux de l'époux survivant, loi essentielle en particulier pour les femmes. Huit académiciens plus tard, je suis, sauf erreur de ma part, la première femme à occuper ce siège, et arrêterai là un féminisme qui serait malséant.

Je trouve ici visages amis, dis-je, que j'ai appris à connaître, qui m'ont reçu avec tant de sympathie lors de ces visites dites protocolaires, et également souri au moment de nos échanges de salutations du vendredi, suspendues par le son de la cloche résonnant à 16h pile, formules de courtoisie si agréables, que ne pratiquent pas toutes nos académies sœurs, bien éloignées aussi des antiques *salutationes* matinales dans les *domus* romaines qui furent mes premiers sujets de recherche.

Avant de marcher sur les mosaïques, n'est-il pas bon d'entrer dans la maison ?

J'y entre donc avec d'autant plus de joie que ce siège n° 18 -que je ne sais encore identifier autour de cet bel oval- fut aussi, nul ne l'oublie, celui du regretté Victor Lassalle à partir du 23 avril 1971. Auquel succéda notre confrère Guilhem Fabre élu un 18 avril 1997. Vous avez donc souhaité m'y voir le 7 avril 2023. Le siège 18 serait-il marqué du mois d'avril ? Vous l'avez-vous rappelé ? c'est aussi un 1<sup>er</sup> avril, en 1955, que Victor Lassalle avait été nommé Conservateur des Musées d'Art et d'Histoire de la Ville de Nîmes, rejoint en 1962 par son épouse, reçue elle-même à l'Académie un 27 avril. Je ne suis pas née en ce mois d'avril, mais notre fils oui. Avril, mois de transition, de renaissance, de nouveaux départs. Mois que l'on associe au taureau -et nous sommes bien ici à Nîmes !- mais aussi à la stabilité, la patience, la persévérance, que vous avez bien voulu montrer en attendant cette journée de réception près d'une année et demi. Deuxième mois de l'année pour les anciens Romains, *Aprilis* viendrait, selon Ovide, du nom de la déesse Aphrodite que l'on n'imagine pas revêtue de telles vertus lorsqu'elle jaillit de l'écume de mer au large des côtes de Chypre, à peu de distance de la magnifique cité de Paphos et de ses mosaïques, plaçant le mois d'avril non sous le signe de la terre mais sous celui de l'eau, objet d'étude majeur de mon prédécesseur.

Guilhem Fabre a souhaité se retirer comme l'avait fait avant lui Victor Lassalle, et aussi Fernand Verdier, mais je prendrai garde d'arrêter là un tel projet ! Nommé en 2022 membre honoraire, Guilhem Fabre garde assurément une place au cœur d'une Académie à laquelle il est associé depuis près de 50 ans, car vous l'aviez accueilli comme membre correspondant en 1975 ; élu donc membre résidant en 1997 sous la présidence de Monseigneur Dalnery, il est reçu le 23 mai de la même année. En 2005, il a assuré la présidence de notre Académie. Fort heureusement bien vivant ici même à Nîmes, j'ai plaisir à vous rappeler quelques points majeurs d'un parcours que vous connaissez : il partagea avec vous ses vues par sept fois, plus souvent qu'il n'y paraît au vu des articles publiés dans les *Mémoires*, car il a souvent édité ses articles ailleurs comme l'indique sa riche bibliographie. Cependant ce qu'il a présenté dans ces murs, à cette table, révèle la diversité des questionnements qui sont les siens et l'évolution de sa pensée.

Passionné de chasse, d'escalade, de spéléologie, de kayak, de marche, de jardinage, de peinture et de lecture aujourd'hui ... bref de tout ce qui a pu mettre en contact avec mère Nature ce Montpelliérain arrivé tout jeune à Nîmes, il a été très tôt en contact avec l'eau comme bien des Nîmois le savent, depuis ses travaux sur la source qui fit Nîmes, sur l'aqueduc et le pont du Gard qui permirent qu'elle se développa, et son rôle à la suite de la catastrophe qu'elle subit le 3 octobre 1988.

Grimpant sur ou sous terre, la première vocation de notre confrère le portait du côté de l'École nationale d'éducation physique. Ouvrant des voies d'escalade dans la vallée du Gardon avec vue sur le fil d'eau, portant Nîmes à la place de meilleure équipe de France avec son équipe du Canoë kayak club -le KCCN-, parcourant le Verdon, les concluses de Lussan, les gorges de la Dourbie en Aveyron parmi bien d'autres... Dès 1969, ses premiers articles concernent en particulier le Gard souterrain, il est un spéléologue averti. Puis c'est le Languedoc qui est l'objet de tous les regards de notre homme titulaire d'une thèse de troisième cycle en Géomorphologie acquise à Montpellier en 1970 traitant des *Garrigues septentrionales du Gard. Une Étude de géomorphologie karstique*, d'un DESS en Géologie obtenu l'année suivante, suivi d'une thèse

d'État délivrée cette fois par l'Université de Provence en 1980 sur *Les karsts du Languedoc oriental*. Cependant un premier poste, par défaut d'une place à l'université ou au CNRS, l'amène à se pencher sur l'élevage des bovins dans la garrigue. La bouvine est une autre passion. Toujours la Nature.

Le vrai début de la carrière florissante de ce géologue porte donc sur le karst, résultant de l'érosion hydrochimique et hydraulique des roches solubles, principalement les roches carbonatées dont les calcaires. Guilhem Fabre écrit et dit volontiers qu'il a consacré dix ans de sa vie aux calcaires, mais c'est sûrement bien plus que cela. Avec Jean Nicod qui l'accueille en 1974 au CNRS dans son laboratoire aixois, ils fondent la revue *Karstologia*, mais aussi commentent plus de 60 cartes géologiques, depuis les Grandes Causses, les causses mineurs de Blandas, à l'ex-Yougoslavie ou la Crète et son Mont Ida.

Du karst, il va s'intéresser à l'eau, et d'abord semble-t-il à sa protection. Au milieu des années 1970, une enquête le mène sur les traces d'une pollution aux hydrocarbures au Nord de Nîmes, en particulier près qu'un lieu qui m'est cher, le pont Saint-Nicolas. Puis une étude sur la protection des gorges du Gardon à laquelle plusieurs membres de cette académie ont apporté leur concours tel Victor Lassalle, mais aussi l'archéologue Guy Barruol, l'amène à préparer le classement des gorges pour en assurer la sauvegarde avant de, bientôt, lever les yeux sur des arches s'élevant à près de 50 m, que d'aucun appelle un pont.

Les recherches géologiques, comme l'archéologie, ne se font pas seul, à sa table de travail, dans un face à face avec soi-même. Ce sont affaires de terrains bien sûr, mais aussi d'équipes réunissant des disciplines de recherche distinctes œuvrant en partenariat. Et en fait, avant notre rencontre récente -je le remercie vivement de m'avoir consacré un peu de son temps-, Guilhem Fabre ne m'était connu que par ses écrits en lien avec l'archéologie, en particulier un volume à plus d'une raison monumental, intitulé *L'aqueduc de Nîmes et le Pont du Gard. Archéologie, géosystème, histoire*, signé par trois chercheurs du CNRS : le géologue dont on parle, un archéologue brillant connaisseur de Nîmes mais pas seulement, Jean-Luc Fiches, et un architecte très spécialisé, Jean-Louis Paillet, deux collègues que j'ai également croisé au fil de mon parcours.

Sauf à connaître depuis longtemps, comme tout petit français, le « pont du Gard » mais aussi, depuis 1979, celui qu'il a peut-être inspiré à la suite d'une sécheresse exceptionnelle qui dura de 123 à 128, ouvrage qui a pu être commandité depuis Nîmes où il séjournait par l'empereur Hadrien, l'aqueduc qui transporte les eaux du djebel Zaghouan aux citernes de La Malga alimentant la métropole de Carthage après un parcours de 132 km, hormis ces deux édifices je ne savais pas grand'chose de telles recherches. À mon arrivée au Centre Camille Jullian du CNRS à Aix-en-Provence à l'automne 1996, nous aurions pu nous croiser. Car Guilhem Fabre était encore rattaché au laboratoire aixois de Jean Nicod déjà évoqué et collaborait étroitement avec le mien sur les questions d'approvisionnement antique en eau, ressource majeure, indispensable, sans laquelle point de vie, « élément vital absolu » écrit-il dans nos *Mémoires* en 2005, mais aussi, et Nîmes en a été marquée, force qui peut être tout aussi bien dévastatrice.

Mais, je vais trop vite. Déjà, notre confrère Guilhem Fabre a attaché son nom à des travaux fondamentaux menés sur l'eau dans tous ses aspects. C'est en 1974 qu'apparaît son nom dans nos *Mémoires*, à l'occasion d'un compte-rendu que donne le docteur Edouard Drouot d'un ouvrage sur l'exsurgence de *Bornègre* édité la même année à Nîmes par quatre auteurs, Armand Brunel, Jean-Marie Laporterie, Alain Suavet et Guilhem Fabre qui fera son entrée dans notre Compagnie comme correspondant l'année suivante.

Et c'est à partir de ce qu'il vous a donné que je vous propose de poursuivre un bout de chemin avec lui. Sa première communication, le 17 février 1978, relate les tentatives effectuées, de 1966 à 1970, par certains spéléologues nîmois, pour percer le mystère de la naissance de la

source de la Fontaine. Annoncée sous le titre « *La Fontaine de Nîmes souterraine* », elle est résumée dans le *Bulletin* de 1977-1979 (p. 38-39) où l'on souligne par deux fois l'accompagnement de diapositives couleurs, indice peut-être que cela n'était probablement pas très fréquent alors, mais comment faire partager l'exploration profonde du réseau aquifère nîmois dans cette salle sans le soutien de quelques images ? Beaucoup d'entre vous ont sûrement gardé chez eux une rapide notice signée par le « directeur des expéditions Nemausa » dont je parle, *La fontaine de Nîmes souterraine (Gard). Un milieu naturel humanisé. Recueil de diapositives et commentaire*, parue en 1982. En 14 pages et 20 diapositives sont brièvement présentés les résultats des explorations Nemausa 2 à 9 organisées par l'Association Spéléologique Nîmoise, laissant la primauté, Nemausa 1, aux pionniers, le Capitaine Bernard en 1832 et 1839, puis Félix Mazauric et ses observations de 1905. On aura garde d'oublier les plongées effectuées de 1955 à 1958 que rappelle un bel article très précis sur ces expéditions signé par notre confrère Jean Pey dans le récent volume dirigé par Véronique Krings et François Pugnière, *De la source au Jardin. La Fontaine de Nîmes* (2023). Il n'en reste pas moins que c'est aux expéditions Nemausa auxquelles prenaient part Guilhem Fabre que l'on doit d'avoir porté la reconnaissance du réseau au-delà des 50 m identifiés avant 1958 : entre 1966 et 1986, en vingt années, ce sont 3341 m qui furent cette fois parcourus.

Ses recherches sur le réseau d'alimentation de la source de Nîmes ne sont, à l'évidence, pas uniquement liées à des compétences -avérées- en spéléologie, comme son complice Jean Pey d'ailleurs, même si l'Association de Spéléologie Nîmoise dont il était membre depuis sa jeunesse a reçu en 1972 le Prix Robert de Joly. Ce que nous a récemment rappelé notre confrère Jean-Michel Ott.

Puis il y eut une pause, de près de 15 ans, pendant laquelle Guilhem Fabre n'interviendra que peu à l'Académie. Ce n'est pas faute d'activités MAIS ... il y avait eu ce 3 octobre 1988 inscrit dans vos mémoires, le décès de neuf personnes, des dégâts matériels considérables, une catastrophe rappelée par les impressionnantes photographies de l'ouvrage édité l'année suivante par les soins de la Ville de Nîmes. De quoi marquer quelqu'un qui connaissait le risque encouru, car ce jour-là l'eau tenta de reprendre son lit perdu. Guilhem Fabre passa alors une semaine terrible à la mairie, raconte-t-il, avant d'être nommé adjoint aux grands travaux -notre doyen en terme d'ancienneté dans la Compagnie, Daniel-Jean Valade, le sait peut-être plus que tout autre. Afin que cela ne se reproduise plus, Guilhem Fabre va s'attaquer aux problèmes, chargé par Jean Bousquet de créer le premier plan anti-inondation pour Nîmes, une nouvelle station d'épuration, de nouvelles conduites d'eau potable... De 1988 à 1995, de très gros budgets seront alloués, une équipe de 50 ingénieurs à gérer... Un moment fort pour la ville bien sûr, mais aussi pour le chercheur.

Cependant, Guilhem Fabre revint devant vous en 1992, pour évoquer un programme initié en 1983 : « *L'aqueduc antique de Nîmes : état d'une recherche pluridisciplinaire* », un terme qu'il apprécie et mit en œuvre bien avant que le CNRS et l'université n'en fassent un pré-supposé pour l'attribution de moyens. Dans cette communication présentée également, mais à trois voix, lors d'un colloque international tenu à Athènes, Guilhem Fabre montre comment une équipe composée d'historiens, d'archéologues, d'architectes, de géographes, de géologues et d'hydrologues, travaillant en commun sur la longue durée -une dizaine d'années-, avait pu profondément renouveler notre connaissance d'un ouvrage monumental exceptionnel. Édifié probablement au cours du troisième quart du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, l'aqueduc parcourt, des sources de l'Eure à Nîmes, près de 50 km. Si cette communication ne fut pas publiée, le *Bulletin de l'École antique* de 1990 était entièrement consacré à l'aqueduc et le volume déjà évoqué que Guilhem Fabre pilota avec Jean-Luc Fiches et Jean-Louis Paillet, au titre associant l'aqueduc de Nîmes et le pont du Gard, distinguant bien ainsi l'ensemble du tracé et un monument disposé

sur son parcours, était paru aux Éditions du CNRS en 1991 ; il fut réédité neuf ans plus tard, en 2000, et reste fondamental.

« Alors que l'on buvait volontiers l'eau, non alors polluée, de la rivière, et que puits et citernes étaient nombreux, on est allé chercher de l'eau fraîche à distance sans souci de l'effort ni de la dépense [...] au risque d'être coupés de cette eau au moindre envahissement de barbares ou fauteurs de guerres », s'étonnait en 1990 Paul-Marie Duval, membre non résidant de notre Académie de Nîmes depuis 1963, élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France en 1971. Et il rappelait que le transport du moindre mètre cube d'eau par aqueduc quadruplait ou sextuplait le prix de ce précieux liquide, en raison en particulier de l'entretien que nécessitaient de telles canalisations. Ces ouvrages d'art spectaculaires restent source d'admiration et d'interrogation quant au travail conjoint du topographe -essentiel car il dispose des savoirs pour constituer la pente d'un canal qui conduit l'eau par gravité-, de l'ingénieur qui le construira avec l'architecte, sans omettre évidemment tout un service d'entretien indispensable que Frontin, curateur des eaux de Rome sous Nerva après une belle carrière militaire, détaille et que nombre d'inscriptions rappellent.

En 1994, avec Jean-Luc Fiches et Jean Pey, ils publieront *L'Eau à Nîmes*, édité par les Presses du Languedoc. En 2005, cinq ans après la réédition de *L'aqueduc de Nîmes et le pont du Gard*, toujours avec Jean-Luc Fiches et cette fois Philippe Leveau qui s'était attaché à étudier l'aqueduc de Cherchell en Algérie puis celui des Alpilles alimentant la ville d'Arles, tous trois réunissent dans la revue archéologique nationale par excellence, *Gallia*, un dossier sur *Les aqueducs de Gaule méditerranéenne*. Leur but est alors de s'inscrire « dans la dynamique d'une recherche dont l'élément moteur a été le programme [pionnier] conduit autour de l'aqueduc de Nîmes à partir de 1983 et, en même temps, de montrer la diversité des voies ouvertes » alors, écrivent-ils en introduction. Les études de cas présentées prennent leur sens par rapport à un « espace que définit la combinaison de deux données physiques majeures : le climat et le contexte géologique, dans une partie de la Narbonnaise où la sécheresse estivale constitue la caractéristique principale de la zone climatique nord-méditerranéenne, perturbe le ravitaillement en eau de l'habitat et impose à l'agriculture des contraintes que l'irrigation peut pallier ». Nous le savons aujourd'hui, les Anciens également. « Un espace géographique caractérisé par la place qu'occupent les formations calcaires qui favorisent la disparition des eaux de surface et la constitution d'importants aquifères karstiques ; des nappes profondes, alimentant de nombreuses sources pérennes, atténuent ainsi les effets de la sécheresse estivale ».

De l'eau, mais de l'eau pour qui, pour quoi ? Ils interrogeaient alors la très grande diversité de ces couteuses constructions aux dimensions très variées desservant une population habitant aussi bien les *civitates*, que des *vici*, voire des *villae*. Les auteurs gardaient en point de mire les aqueducs alimentant Rome dont Pierre Gros avait signifié qu'il fallait se méfier pour l'évaluation de la population, car ils ne fonctionnaient pas tous de manière contemporaine. Guilhem Fabre sera appelé à examiner des aqueducs aussi différents par leur technique et surtout leur destination et leur usage que ceux de Bellegarde, du Vernègues, de *Glanum*... J'en oublie.

Mais il ne s'arrêta pas là, s'accordant un petit intermède thématique pour interroger devant vous en 2004 ce « *Que savons-nous de la physionomie de Nîmes au Moyen Âge ?* » À nouveau non publiée dans les *Mémoires*, son intervention n'est que signalée dans le compte rendu des travaux de notre Académie par le président Pascal Gouget.

Dès le 6 février 2005, en séance publique, nouveau président de cette Compagnie pour l'année 2005, Guilhem Fabre retournait à un de ses sujets plus classiques, avec une communication intitulée « *Géographie de l'eau – Nîmes* » (*Mémoires*, 2005, p. 13-18).

Il a assurément été précurseur en ce domaine particulier. S'il est resté quasiment ancré sur le terrain languedocien, à sa suite l'archéologue allemand Friedrich Rakob interrogeait sources, bassin et canalisation du Zaghouan en Tunisie ; Abdelmagid Ennabli fouillait les citernes récupérant cette eau à Carthage. Philippe Leveau, on l'a dit à Cherchell puis dans les Alpilles, discutait en termes de techniques constructives les aqueducs souterrains d'Aix, les prises d'eau dans la plaine de la Durance mais aussi ce rarissime angle droit à la jonction de la batterie des moulins de Barbegal. Hélène Dessales suivait les fils d'eau d'un autre répartiteur bien connu, le *castellum aquae* de Pompéi alimentant fontaines publiques et thermes, avant les demeures des plus riches. Et bien d'autres chercheurs continuent encore à étudier ces monuments dont le plus ancien serait celui du canal alimentant en eau la ville de Ninive, au nord de la Mésopotamie, dans l'Irak actuel, élevé au tout début du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Dans son compte-rendu de l'année académique 2008, la présidente Catherine Marès qui vient de nous quitter si brutalement rappela que s'était tenue le 18 janvier 2008 une grande journée en collaboration avec l'Académie d'Arles, occasion pour les chercheurs des deux académies - ce fut Guilhem Fabre et Marc Célié ici présent pour la nôtre- d'exposer les découvertes qui se faisaient tant sur la zone provençale que dans la vallée languedocienne du Rhône. Il semble bien que cette rencontre fût suivie en 2009 par une autre (Catherine aimait l'inter-académique) avec les académies d'Arles et de Montpellier, journée durant laquelle Guilhem Fabre, assurant la position du géologue et de l'archéologue à la fois, présenta les « *Aqueducs antiques en Petite Camargue de Terre d'Argence et sur sa marge septentrionale. Historique des recherches et grands traits* », détaillant ce que l'on savait alors de l'aqueduc de Bellegarde traversant les marais de la Terre d'Argence, du tracé inédit d'un aqueduc palustre et du bassin de Valescure qui seraient destinés à alimenter Arles (communication publiée dans les *Mémoires* de 2009, p. 81-104). Au débat soulevé par cette question, je ne prendrai pas part ici.

Enfin, la dernière communication qu'il partagea avec cette assemblée, lors de la séance du 7 mars 2014, vous emportait sur « *Le relief du versant nord du Pic Saint-Loup (Hérault)* » (voir *Mémoires*, 2014, p. 151-160). Retour aux causses et au karst, mais aussi à l'escalade.

Comme le remarquait Monseigneur Dalnery en accueillant Guilhem Fabre, celui-ci joue de trois registres : la recherche savante, la recherche appliquée et la vulgarisation qu'il ne saurait oublier. Il s'adresse aux publics au pluriel, ce que traduisent les nombreux titres de sa bibliographie. De la même manière, c'est sur trois thématiques que portent ses travaux : le karst, l'alimentation en eau, l'implantation humaine. Et c'est présent à ces trois niveaux qu'il fait avancer les dossiers qu'il accompagne.

Au-delà de l'identification des ressources aquifères, ce qui l'intéresse et qu'il a développé davantage à partir de sa rencontre avec l'archéologie est la compréhension des choix d'implantation humaine. Cela transparait de ses échanges nombreux avec l'archéologie, Jean-Luc Fiches d'abord, puis Martial Monteil lors de la publication des fouilles du quartier des Bénédictins à l'est du jardin de la Fontaine et aussi du *Bulletin de l'École antique* de 2011 joliment titré *Le temps de l'eau ... entre Vidourle et Rhône*.

Car beaucoup s'étonnent, continuent à s'étonner encore, de l'implantation même de *Nemausus* à l'écart de tout fleuve. Certes, il y a la source, débordante bien des fois, et il semble qu'il y ait pu y avoir des marais navigables rapprochant la ville du Rhône comme cela a pu être soutenu, mais la position même de Nîmes, au contact entre garrigue et piémont, est-elle si favorable ? Cette question du choix de l'emplacement d'un habitat, d'une cité, Guilhem Fabre la pose dans

ses collaborations tout aussi bien au sujet de la ville médiévale de Lodève en 2004, de *Glanum* et de son sanctuaire en 2009, ou encore de Murviel-lès-Montpellier la même année.

Pour Nîmes, il ne faut pas oublier que la recherche des minerais justifiait aussi la position de la ville sur la route des ressources de l'Hispanie connues très anciennement.

Avec Guilhem Fabre, nous ne sommes de loin plus à l'époque d'un Édouard-Alfred Martel et des premières expéditions dans le Verdon, le plus grand canyon d'Europe à l'écosystème si unique. La connaissance des gorges acquise au fil de l'eau et du terrain, Guilhem Fabre l'a mise au service de la sauvegarde de ces zones particulièrement fragiles, en raison principalement de ce « sur-tourisme » dont nous avons découvert tout le sens en cet été 2024, mais dont la réalité est présente depuis bien des années. Guilhem Fabre a mis ses connaissances et ses compétences au service du réaménagement de Nîmes contre les inondations. Il étudiait les karsts et est arrivé à l'eau. Du fil d'eau de la canalisation des sources d'Uzès au répartiteur de Nîmes, avec ses branchements, ses réparations..., il devint archéologue, celui qui étudie non pas la terre ou l'homme, mais les productions de l'homme, sa manière de faire, manière construite sur une connaissance antique approfondie du sol, de ses ressources, de l'eau... Chercher l'homme sous le karst.

Guilhem Fabre n'a pas, je crois, travaillé en Afrique du Nord où cependant la question de l'eau et de son accès pour les populations se pose de longue date, et où moi-même j'ai débuté mes recherches sur l'architecture domestique antique en 1979, développées sur les décors qu'ils soient en mosaïque ou en peintures pariétales. Mais nous avons bien des matériaux en partage : la pierre, marbres ou calcaires taillés pour orner les sols, et l'eau, indispensable pour la mise en œuvre des mortiers.

La tradition veut que tout nouveau membre se présente à vous au travers de ses champs de recherche ou de ses passions intellectuelles. Pour moi, une part importante de ces dernières est intimement liée aux premières. Archéologue formée en Tunisie et recrutée au CNRS par Jean-Pierre Darmon, dont le manuscrit sur les mosaïques de Nîmes se bonifie en attendant une publication qui ne devrait plus tarder, je suis entrée en 1989 dans ce Centre Henri Stern de recherche sur la mosaïque antique, pionnier dans ce domaine. Arrivée au laboratoire d'Aix où l'étude des techniques antiques a tenu une place majeure de longue date, je m'efforce de comprendre comment l'homme méditerranéen passe d'un sol en terre battu à un tapis de pierres richement pavé et orné. Le mosaïste sous les tesselles, avez-vous rappelé Monsieur le Président. Un pavement exhumé non loin d'ici, sur l'*oppidum* d'Alès, nous a livré quelques clefs sur les connaissances des techniques et l'économie d'un chantier que la réalisation d'une mosaïque implique. Aussi je crois que nos démarches, à Guilhem Fabre et moi-même, à niveaux distincts évidemment, sont semblables.

Mes terrains d'étude ont été et sont encore éloignés, allant d'un bout à l'autre de la Méditerranée comme vous l'avez signalé, Monsieur le Président. À Nîmes, j'ai croisé, grâce à Marc Célié, la longue tranchée de Jean-Jaurès avec son extraordinaire quantité de pavements mis au jour dont un seul est exposé de manière permanente au musée de la Romanité ; une deuxième mosaïque sur la trentaine mise au jour -Achille à Scyros, image de la *virtus* romaine, du choix offert à tout jeune homme de prendre sa vie en main même la sachant brève- est enfin présentée dans ce même musée, vous l'avez, j'en suis certaine, tous vue. Avec son iconographie peut-être plus modeste, mais à ce jour il s'agit d'une des plus anciennes mosaïques de tesselles de Gaule, attestant un espace d'échanges commerciaux plus que d'habitat, le pavement d'Alès fouillés de 2007 à 2010 devrait être enfin exposé à l'automne 2025. L'archéologie nécessite un temps long.

Le cas des pavements et des enduits peints d'un quartier occupé par des usines de salaisons et de petits habitats dans l'antique *Neapolis*, Nabeul en Tunisie, relève aussi bien d'usages modestes mais bien présents du décor, contrairement aux mosaïques du monastère syriaque de Mar Gabriel, entre Euphrate et Tigre, riches d'or et d'argent et datées du VI<sup>e</sup> siècle (une étude actuellement sous presse), ou des pavements du monastère d'Hilarion à Gaza qui distinguent le décor pour les moines et décor pour l'évêque et les nouveaux baptisés... Des études sur le terrain national existent aussi, avec des publications avançant un peu plus vite. Car on ne peut se considérer comme retraitée tant que toutes ces belles coopérations ne sont pas diffusées.

**« En quoi puis-je être utile à notre Académie ? » est probablement une question que se pose tout nouveau venu.**

Membre correspondant depuis 2017, élue membre résidant en avril 2023, certes, chères consoeurs, chers confrères, cette journée a tardé à venir. Mais je souhaitais d'abord connaître notre maison, savoir ce qu'il s'y faisait, qui le faisait et comment je pouvais apporter ma petite part et contribuer à cette belle institution.

Quel bonheur a été, en novembre 2022, de pouvoir accompagner le colloque de l'Arc méditerranéen dans la Carthage de Didon et de saint Augustin, lieu aussi des martyrs de sainte Perpétue et sainte Félicité que vous connaissez à Nîmes. Je fréquente Carthage depuis mes études en Sorbonne où enseignait Gilbert-Charles Picard, dernier conservateur français de l'archéologie tunisienne.

Connaissant les différentes rives, non seulement méridionale et septentrionale, d'une mer que les Romains n'hésitaient pas à appeler « *mare nostrum* », la commission de l'Arc méditerranéen dont le but est de faire travailler ensemble les académies qui « donnent sur » la Méditerranée et qui, de ce fait, ont toujours entretenu des liens privilégiés avec les pays de l'autre rive, créer des liens comme le proposait Catherine Marès, m'a tout de suite attirée. Durant mes années aixoises, je fus vice-présidente d'une association offrant un hébergement à des chercheurs travaillant au ou sur le Maghreb, héritage d'un maître en histoire et en archéologie, Paul-Albert Février, qui a permis qu'avec l'Algérie, comme l'a fait Gilbert Picard pour la Tunisie, les liens entre archéologues des deux rives soient maintenus, et même renforcés. À la Commission de l'Arc méditerranéen, je retrouve cet échange qui me paraît central et essentiel aujourd'hui comme hier. Avec notre regrettée Catherine, Hélène, Micheline, Christian, Pascal, Jean-Louis, Rüdiger, Mohamed, j'en oublie car vous en êtes tous bien sûr, l'Académie montre là une belle ouverture au monde.

À Paris déjà, puis à Aix, l'édition, comme pour nombre de chercheurs, a été une part de mon activité. Archéologues, nous faisons -parfois- rêver truelle à la main, continuant les tas de sable de notre enfance, mais passons en fait bien plus de temps en rats de bibliothèque ou, désormais, devant la page blanche de nos ordinateurs. Aussi, me suis-je associée avec plaisir à la commission des publications, relayant temporairement et sur le fil l'an dernier Luc Simula ; avec notre petit groupe, Claire Torrelles, Didier Lavrut et une maquettiste de talent, Christelle Dimino, nous avons pu assurer ce petit miracle annuellement répété : la parution de nos *Mémoires*, lesquels n'existeraient pas sans vous, auteurs. Ce fut aussi un plaisir de vous lire, et d'apprécier la très grande diversité des intérêts qui nous relie. Tolérance, curiosité, partage, compréhension des idées ... voici une autre belle ouverture d'esprit d'une Compagnie inscrite dans le monde d'hier comme d'aujourd'hui que traduisent toutes ces interventions.

Être partout offre le risque de n'être nulle part. La Commission Patrimoine est à l'évidence un espace tentant pour une archéologue. Mais quelle gageure de me faire parler lors de notre récente rencontre à Vérone de l'un des emblèmes de notre ville, les « Arènes », l'amphithéâtre

dont les recherches les plus récentes appartiennent à Richard Pellé et Marc Célié, mes collègues de l'INRAP qui m'ont fait l'amitié de me renseigner jusqu'en Italie, même s'il y eut un temps où l'on pensait que des mosaïques à tesselles « pointues » avaient pu paver des salles où marchaient les animaux, ce qui avait été curieusement écrit au XIX<sup>e</sup> siècle à propos de Saint-Paul-Trois Châteaux, vaste ville romaine mieux connue depuis la parution d'un de ces autres monuments que sont les *Atlas topographiques antiques des villes de Narbonnaise* auxquels nous travaillons avec un groupe de collègues et amis archéologues dont certains ici présents. Restons modeste, et déjà ouvrir et présenter, avec les membres de cette Commission Patrimoine, notre bel hôtel de la rue Dorée lors des Journées du Patrimoine, quel enrichissement partagé ! Il faudrait penser à planter un arbre dans la cour.

Je caresse aussi l'espoir, proche, de vous parler de ce patrimoine qui se fragilise avec le temps, ces mosaïques du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on doit à des exilés d'Italie du Nord, du Frioul, que Nîmes -comme d'autres villes de France- ont accueilli à bras ouverts sans craindre qu'ils ne transportent ici des coutumes qui ne seraient peu ou pas appréciées. Combien de sols « à la veneziana », réalisés par les ateliers Mora, pavent les entrées de vos immeubles anciens ? œuvres véritables parfois signées d'un Francesco Mora lorsqu'il ne s'occupait pas d'orner d'un message plus personnel la tombe de l'architecte Henri Espérandieu au cimetière protestant ou de déposer et restaurer tel ou tel pavement antique nouvellement mis au jour, ce qui nous les préserve encore aujourd'hui. Tout récemment, avec Patrick dont je tairai ici tout ce que je lui dois, nous avons porté jusqu'à Budapest les noms des Mora et de Nîmes.

Marraines et parrain, merci de votre confiance.

Chères consœurs, chers confrères, « quelle joie ! », parodiant ma très chère tante, mon lien familial avec Nîmes, « quelle joie d'être des vôtres ». Merci de m'y inviter.